

Colombie: le silence des esclaves

Professeure au sein du Département d'histoire générale, Aline Helg porte un regard novateur sur l'Amérique latine. Ce qui a valu à son dernier ouvrage d'être distingué par la prestigieuse «Association of American Historians»

Aline Helg est une récidiviste. Professeure au Département d'histoire générale, son précédent ouvrage, consacré à Cuba et rédigé en anglais*, avait été salué à sa sortie de presse comme la meilleure contribution à l'histoire de la diaspora africaine dans les Amériques par la très sérieuse Association des historiens américains. Fruit de récentes recherches sur les questions d'égalité et de liberté dans la Colombie caribéenne, son dernier livre a connu une réussite identique, puisqu'il a été distingué en 2006 par la même association comme «la meilleure publication sur l'histoire de l'Espagne, du Portugal ou de l'Amérique latine». Aline Helg y présente une problématique, centrale pour l'ensemble du sous-continent américain: pourquoi la question de la race n'a-t-elle pas servi de levier à l'organisation politique dans le nord de la Colombie comme ce fut le cas ailleurs?

L'interrogation est d'autant plus légitime que la Colombie, souvent perçue comme une nation composée majoritairement d'Indiens, de Blancs et de métis, est le pays qui compte la troisième plus importante communauté d'ascendance africaine de l'hémisphère occidental (entre 20 et 25% de la population), après le Brésil et les Etats-Unis.

«Je m'étais déjà intéressée à la Colombie dans le cadre de ma thèse de doctorat, explique Aline Helg. En faisant des recherches sur le système éducatif du pays, je me suis aperçue du peu de place accordée aux populations d'origine africaine. Le système mis en place à

partir des années 1920 repose sur une forme de darwinisme social qui veut que le progrès passe par le «blanchissement» de la population. Le racisme reste très fort dans la société colombienne contemporaine. Et pourtant, cette question n'est que très rarement évoquée publiquement dans le pays. J'avais envie de comprendre ce qui pouvait justifier un tel silence en concentrant mes efforts sur la côte caraïbe de la Colombie, une région où la population est très majoritairement mulâtre, mais où il n'y a jamais eu de revendication communautaire d'envergure.»

La «souillure de l'esclavage»

Pour ce faire, Aline Helg est revenue jusqu'à l'époque coloniale, puisque c'est alors que les choses se jouent en grande partie. Après la conquête, Espagnols et Portugais imposent le principe de la pureté du sang dans leurs nouvelles colonies. Marquées par la «souillure de l'esclavage», les populations d'ascendance africaine, même libres, n'ont aucun droit dans ce système. Si ce n'est celui de se battre. Trop faible pour défendre seules ses côtes contre les attaques des pirates et des autres grandes puissances, la couronne espagnole n'a en effet d'autre choix que de se reposer sur des milices armées au sein desquelles Noirs et mulâtres sont largement représentés.

«Au moment où Bolivar déclenche la lutte pour

l'indépendance, on aurait pu penser que ces troupes allaient se soulever contre le pouvoir des Blancs ou tenter de se rapprocher du Venezuela voisin, mais, étonnement, ils rejoignent le mouvement indépendantiste dirigé par l'élite créole locale, explique Aline Helg.» Plusieurs facteurs contribuent à cette absence de mobilisation autonome de la majorité noire et mulâtre. En premier lieu, la nature du terrain. La côte caraïbe de Colombie est un territoire très isolé avec un relief extrêmement accidenté. Peu nombreuses, les voies de communication sont très lentes ce qui rend difficile toute mobilisation d'envergure.

Autre élément: la présence relativement faible des Blancs dans la région. Manquant de volontaires pour prêcher dans ce genre de contrées, l'Eglise catho-

Les populations d'ascendance africaine n'ont aucun droit dans ce système. Si ce n'est celui de se battre

lique peine à y faire sa place. Peu nombreux, les descendants des conquistadores qui s'installent sur la côte Atlantique de la Colombie n'appartiennent pas à la classe des grands planteurs comme c'est le cas à Saint-Domingue ou



Retour de pêche sur la côte caribéenne de la Colombie.

à Cuba. Plutôt que de s'imposer par la force, ils s'efforcent de neutraliser noirs et mulâtres en les incorporant dans des réseaux de clientélisme très hiérarchisés. «Le fait qu'il est aisé de trouver refuge dans l'arrière-pays, difficile d'accès, sans risquer d'être débusqué contribue à rendre encore plus difficile le contrôle sur les populations de couleur, commente l'historienne. Ces différents éléments ont offert aux populations une sorte de soupape de sécurité qui a rendu moins évidente la nécessité de se révolter.»

Enfin, la stratégie déployée par les élites carthaginoises, qui conduisent la fronde contre le pouvoir colonial, brise rapidement toute velléité de revendication au sein de la population d'ascendance africaine. Pour s'assurer du soutien indispensable des milices de couleur mises en place par la couronne espagnole, les insurgés accordent en effet le statut d'égalité à tous les «libres de couleur» ainsi que le droit de vote, mesure assez révolutionnaire pour l'époque étant donné la place que tient le spectre de la Révolution haïtienne dans l'imaginaire des Blancs d'Amérique.

Cette entrée dans la citoyenneté suffit à satisfaire les aspirations de la plus

grande majorité des Noirs et mulâtres libres, même si l'esclavage perdure et que dans certaines régions de la Colombie il concerne encore une bonne partie de la population jusqu'à son abolition définitive au milieu du XIX^e siècle.

Relancer le débat

Dans les faits pourtant, la société colombienne qui se construit après l'indépendance est loin d'être égalitaire. A partir de 1850, les grands propriétaires blancs s'emparent de la plupart des modestes exploitations reconstruites après les conflits et dont les cultivateurs ne possèdent pas de titres de propriété officiels. Avec la complicité de l'Etat, ils y installent de vastes haciendas dédiées à l'élevage du bétail.

A l'autre bout de l'échelle sociale, plus grand-chose ne bouge dans les décennies suivantes, comme si le débat s'était figé avec la fin des hostilités contre l'Espagne. L'occasion est manquée et elle ne se représentera pas de sitôt. «Aujourd'hui lorsque vous entrez dans une université privée en Colombie, les seules personnes de couleur que vous voyez travaillent à l'entretien des bâtiments: pour eux, toutes les portes sont fer-

mées, précise Aline Helg. Les communautés noires ou amérindiennes sont aussi les principales victimes de la guerre entre les narcotrafiquants, la guérilla et l'armée. Le seul signe positif, c'est qu'il existe désormais une meilleure coordination des mouvements indigènes et noirs, notamment sur la côte Pacifique.»

Pour sortir de l'impasse, Aline Helg estime que la priorité est de réviser les manuels scolaires de façon à ce que les gens de couleur ne soient plus seulement pris en compte en tant qu'esclaves, mais également pour le rôle positif qu'ils ont joué dans l'évolution du pays. «Pendant toute l'histoire de la colonie, la principale source de richesse de la Colombie était l'or de la côte Pacifique tamisé par les esclaves noirs de ces régions, conclut l'historienne. Ils furent donc longtemps les principaux producteurs de richesse de la nation. Ne serait-ce que pour cela, ils méritent une place de choix dans le passé du pays.» ■

Vincent Monnet

Aline Helg: «Liberty and Equality in Caribbean Colombia, 1770-1835», Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2005. «Our Rightful Share. The Afro-Cuban Struggle for Equality, 1886-1912», Chapel Hill, 1995. «Lo que nos corresponde: La lucha de los negros y mulatos por la igualdad en Cuba, 1886-1912», La Havane, 2000.